les dossiers de la SAMCF
2009 - 7€ - ISSN 2103-8406

N°3

Société des Amis et Mécènes
du Château de Fontainebleau
contact@amisdefontainebleau.org

Société des Amis & Mécènes du Château de Fontainebleau

Marie-Antoinette à Fontainebleau

1770 - 1786

par Patrick Daguenet

En couverture : *Marie-Antoinette chassant à courre* vers 1783-1785,
Huile sur toile, Louis-Auguste Brun, dit Brun de Versoix, Château de Versailles.

Marie-Antoinette de Lorraine-Habsbourg (1755-1793), alors archiduchesse d'Autriche en 1769,
Huile sur toile, Joseph Ducreux, Château de Versailles

Les séjours inédits de Marie-Antoinette à Fontainebleau : une mémoire retrouvée

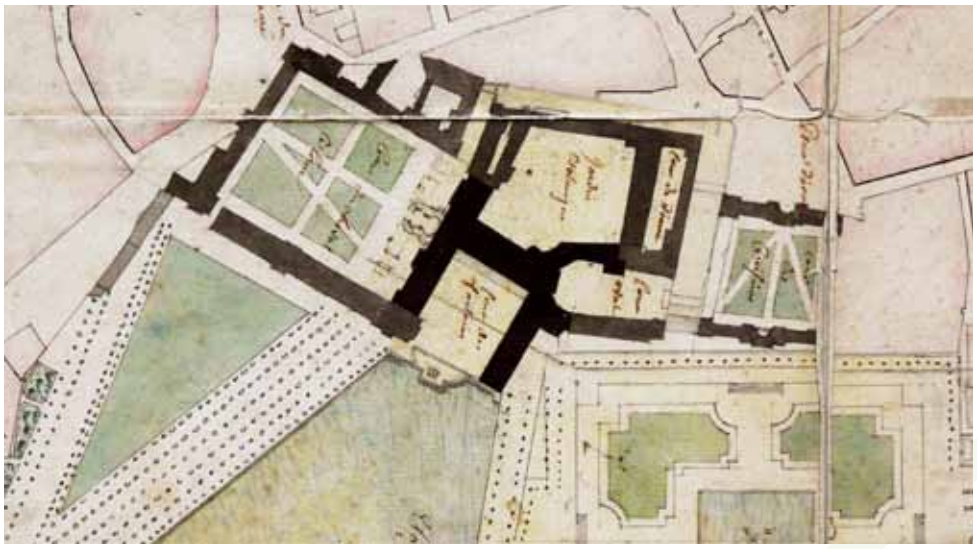
Ouverture

Il n'est pas facile, a priori, d'associer Marie-Antoinette à Fontainebleau. Les deux sujets ne semblent pas compatibles. La mémoire populaire n'a rien retenu sur le sujet. Les historiens contemporains ne le traitent guère et aucune mémoire historique ne semble associer Marie-Antoinette à la « vraie demeure des rois, la maison des siècles » selon la célèbre formule de Napoléon Ier. La Légende napoléonienne, fondée, entre autres, sur les « adieux de Fontainebleau », s'est emparée du lieu depuis le XIX^{e} siècle cultivant le mythe avec l'installation à Fontainebleau d'une petite colonie de grognards, où figurent le sylvain C.-F. Denecourt et le chansonnier Béranger, chantre de l'épopée, la présence assidue, l'été, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie faisant le reste. Le développement du tourisme de masse a colporté cette mémoire du lieu. Le cinéma, l'histoire officielle ont pris le relais. Par ailleurs, l'aménagement du château par Napoléon Ier, à l'occasion du séjour du pape Pie VII, pour le sacre de décembre 1804, constitue un héritage essentiel, incontournable, qui justifie le propos patrimonial de l'époque Premier Empire. Et il reste très peu de meubles de l'Ancien Régime, la Révolution ayant vidé entièrement le château.

Fort heureusement, l'attention des pouvoirs publics est là pour se porter garant d'une histoire nationale plus globale. Récemment la restauration du boudoir de la reine et l'exposition sur le théâtre de cour, *Les spectacles à Fontainebleau au XVIII^{e} siècle*, ont apporté leur contribution à cette histoire pré-révolutionnaire.

Mais, c'est un constat, le souvenir de Marie-Antoinette à Fontainebleau ne peut s'appuyer sur aucun fait historique d'importance qui puisse donner lieu à une mémoire, ou à une commémoration quelconque. Les séjours de la Cour à l'automne ne sont pas assez longs pour associer le lieu et le personnage de façon durable. Pourtant Marie-Antoinette a séjourné douze fois à Fontainebleau, de façon irrégulière, de 1770 à 1786, soit 444 jours alors que Napoléon n'y viendra que 150 jours. Excepté le petit séjour de mai 1771 où elle ne reste, comme toute la Cour, que trois jours pour accueillir la future épouse du comte de Provence, elle reste, en moyenne, une quarantaine de jours chaque automne.

Pour autant, les séjours de Fontainebleau ont joué un rôle indéniable dans l'histoire de Marie-Antoinette. L'enjeu principal de ces séjours bellifontains se situe probablement au niveau de la popularité de la reine : quelle image, quelle représentation donne-t-elle d'elle-même durant ces moments privilégiés de recul de la vie publique ? Il y a cependant d'autres enjeux politiques : quelle va être la place de Marie-Antoinette dans l'organisation des séjours et dans la vie du théâtre de Cour ? Quelle va être son empreinte sur les séjours de Fontainebleau ? Tout cela est d'importance parce que l'exemple donné lors de ces six semaines est connu de Versailles et de Paris : Marie-Antoinette va-t-elle contrôler cette histoire-là à son profit ?



Plan de masse du château en 1790, archives du Château de Fontainebleau

Vue de la ville et du château de Fontainebleau, prise du parterre du Tibre en 1722, détail, Huile sur toile, Pierre Denis Martin, Château de Versailles

I 1770-1773

Les découvertes

Lorsque Marie-Antoinette découvre le château de Fontainebleau, à l'automne 1770, la jeune fille n'a pas encore 15 ans. Elle est arrivée en France quelques mois auparavant, en mai, pour son mariage avec le dauphin Louis Auguste, petit-fils de Louis XV, et découvre progressivement la culture de son nouveau pays. Les séjours à Fontainebleau sont un rituel des pratiques de la Cour, instauré par Louis XIV depuis les années 1680. Durant environ six semaines, de début octobre à mi-novembre, la famille royale, la Cour mais également les ministres, suivent le roi dans cette retraite bellifontaine. Rendez-vous des courtisans et des chasseurs, séjour redouté des titulaires de portefeuille qui appréhendent d'être privés de leurs ministères, moment attendu de nominations de tous ordres, Fontainebleau est un événement annuel original dans la vie de la monarchie, à la fois période de détente et temps de prise de décisions.

C'est le duc de Choiseul qui a engagé le renversement des alliances et fait de l'Autriche un Etat allié et non plus « un ennemi héréditaire » comme c'était le cas depuis le XVIème siècle. Marie-Antoinette est, en quelque sorte, le garant de cette alliance. L'impératrice Marie-Thérèse (1717-1780), sa mère, a fait ce choix politique et a donné à sa fille l'ordre formel d'obéir à Louis XV et d'être le plus proche possible de son mari. La vieille souveraine autoritaire, qui aime cependant affectueusement sa fille, a placé à ses côtés un ambassadeur, le comte de Mercy-Argenteau (1727-1794), qui lui écrit des rapports secrets très circonstanciés et des courriers détaillés sur tous les faits et gestes de Marie-Antoinette. La dauphine est donc étroitement surveillée. L'abbé Mathieu-Jacques de Vermond (1735-v.1798/1806), que la jeune fille écoute beaucoup, essaie de compléter une éducation sommaire où seules la musique et la danse brillent dans le ciel de cette archiduchesse autrichienne que les Français aiment sans retenue, en cette année 1770.
Fontainebleau va être un miroir déformant de l'histoire cruelle de Marie-Antoinette. Lorsque celle-ci est la dauphine bien-aimée, de 1770 à 1773, le château est alors un lieu de découverte. Puis de 1774 à 1777, Fontainebleau est le lieu de toutes les « dissipations » comme l'écrit Mercy-Argenteau. Et en 1783, 1785-1786, le château est une sorte de vain « refuge » pour la reine devenue une mère attentive qui ne désire que vivre calmement et s'occuper de ses enfants. Mais il est alors trop tard, le mal est fait, la reine n'est plus la souveraine aimée des Français.

Les séjours des années 1770-1773 sont l'occasion, pour la dauphine, de découvrir un nouveau château. Dès son arrivée, elle s'intéresse aux bâtiments à la grande joie des fonctionnaires, très flattés d'avoir à satisfaire une telle curiosité: M. de Marigny, le directeur des Bâtiments, et M. de Moranzel, le contrôleur de Fontainebleau. Le comte de Mercy-Argenteau écrit : « Le 9 (octobre 1770), Mme la dauphine n'ayant point encore tous ses équipages, qui étaient en route, fit une promenade de près de trois heures à pied dans le parc et les environs du château. Elle se fit expliquer les détails de ces vastes et anciens bâtiments, construits sous plusieurs règnes. Elle fit des questions et des remarques très-judicieuses sur tout ce qu'elle voyait, et les directeurs des bâtiments, qui étaient à sa suite, en furent enchantés. »

Coffre de voyage aux armes de Marie-Antoinette dauphine, Musée de la Voiture, Compiègne

Vue prise dans la forêt de Fontainebleau, Huile sur toile, Jean-François Hue, 1782, Fontainebleau

Et aussitôt commencent en forêt de longues promenades à dos d'âne. Passionnée de nature, Marie-Antoinette est attirée immédiatement par cet immense espace que certains contemporains décrivent de façon romantique. Mais très rapidement la Dauphine veut monter à cheval. Or Marie-Thérèse ne veut pas car elle a peur d'une éventuelle fausse couche en cas de grossesse. Louis XV a tenu bon jusque là, mais Madame Adélaïde réussit à convaincre le vieux souverain de donner son accord. Mercy rend compte du stratagème : « Le 30 (octobre 1770) le projet de la veille fut exécuté. Mme la dauphine trouva au rendez-vous de sa promenade un cheval qu'elle monta ; un écuyer tenait le cheval à la longe, et d'autres personnes marchèrent à côté de S. A. R., qui fut de la plus grande joie de ce nouvel exercice. Le même soir tout le monde s'empressa à aller au cercle pour paraître prendre part à la satisfaction qu'avait eue Mme l'archiduchesse. Je ne me montrai pas ce jour-là, parce qu'il m'était revenu que S. A. R., en rentrant, avait dit à la duchesse de Chaulnes qu'elle était curieuse de voir la contenance que je tiendrais. » Mercy et, en premier lieu, Marie-Thérèse sont furieux de cette initiative

Marie-Antoinette en habit de chasse ou en habit rouge,
Pastel, Joseph Krantzinger, Collection particulière, Vienne

mais doivent se soumettre devant l'autorisation de Louis XV. Toutefois jamais, dans son cœur, l'Impératrice n'acceptera cette rébellion de sa fille ni surtout son mensonge et son manque de confiance. Marie-Antoinette promet, au moins, de ne pas suivre les chasses à courre à cheval. Les promenades en forêt se feront donc à pied, à cheval, en voiture. Les chasses sont suivies en calèche. Devenue reine, Marie-Antoinette chassera souvent à cheval.

La chasse a, au moins, un avantage: elle rapproche non seulement la dauphine de Louis Auguste, passionné de ce divertissement, mais également de Louis XV. Le Dauphin est intelligent, honnête mais quelque peu rustre dans ses manières, et ne s'intéresse qu'à la chasse. Louis Auguste a de bonnes connaissances techniques et géographiques ; comme ses frères, il déteste La Vauguyon, Antoine-Paul-Jacques de Quélen, duc de La Vauguyon (1706-1772), gouverneur des Enfants de France, ignorant et vaniteux qui ne lui a rien appris de sérieux. Mercy écrit en juillet 1773 à Marie-Thérèse : « Il travaille lui-même avec les ouvriers à remuer des matériaux, des poutres, des pavés, et se livrant des heures entières à ce pénible exercice, il en revient quelquefois plus fatigué que ne le serait un manœuvre obligé à remplir ce travail. J'ai vu en dernier lieu Mme la Dauphine excessivement impatientée et chagrinée de cette conduite. » Le Dauphin, logé dans un appartement de la conciergerie au bout de la galerie de Diane, n'est guère porté sur la galanterie. Souffrant d'un phimosis, il est incapable de consommer son mariage et de plus, son attitude vis-à-vis de sa femme est marquée parfois par de la froideur. Mais lorsqu'il propose à Marie-Antoinette de venir coucher chez elle, dans l'ancien appartement de Marie Leczinska, celle-ci en parle à tout le monde !

Il ne fait pas de doute que la jeune fille a séduit Louis XV par sa gaieté, sa spontanéité, en un mot sa jeunesse. La tenue seyante de Marie-Antoinette à cheval plaît beaucoup aux deux hommes ! Le roi fait lui-même, parfois, son café chez Mme la dauphine. Il reste, à différentes reprises, plusieurs heures chez elle. La famille royale suit cet exemple et prend aussi, à l'occasion, le café chez Marie-Antoinette.

Louis Auguste de France, duc de Berry, dauphin de France,
Huile sur toile, Louis-Michel Van Loo, 1769, Château de Versailles

Pourtant la jeune fille ne cache pas qu'elle n'aime pas la favorite, la comtesse du Barry (1743-1793), une « parvenue » à laquelle le roi est très attaché. En public, elle ne lui adresse pas la parole, ni d'ailleurs à ses dames de compagnie. Une attitude qui fait rager Marie-Thérèse et Mercy. Mais rien n'y fait. A plusieurs reprises, la Dauphine défend ses dames de compagnie, la comtesse de Gramont et la duchesse de Cossé, contre les agissements de Madame du Barry. Mesdames, Madame Adélaïde (1732-1800), Madame Victoire (1733-1799), Madame Sophie (1734-1782), filles de Louis XV n'aiment pas, elles non plus, la favorite. Ce sont elles qui poussent Marie-Antoinette à cette attitude intransigeante. L'Impératrice ne supporte pas cette main mise de Mesdames sur sa fille. Marie-Thérèse sermonne Marie-Antoinette dans sa lettre du 1er novembre 1770 : « Je vous prie, ne vous laissez pas aller à la négligence. (…) C'est à vous à donner à Versailles le ton. (…) ne vous laissez pas aller à aucune nonchalance. » Car il y a là un véritable problème pour la jeune fille : trouver sa place à la Cour.

Portrait de Madame du Barry, Médaillon, Nicolas Lawreince le Jeune, d'après Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun, Musée du Louvre

Dans ce début des années 1770, le problème est récurrent. Marie-Thérèse, dans sa lettre du 30 septembre 1771, reprend vertement sa fille, lui reproche d'écouter trop ses tantes, de ne pas être agréable avec la favorite et donc de déplaire au Roi ! « Vous ne devez connaître ni voir la Barry d'un autre œil que d'être une dame admise à la Cour et à la société du roi. Vous êtes la première sujette de lui, vous lui devez obéissance et soumission. Vous devez l'exemple à la Cour, aux courtisans… » et « Il faut savoir jouer son rôle si on veut être estimé. » Marie-Antoinette répond fermement et poliment à sa mère, elle sait ce qu'elle a à faire ! Cette réponse énergique, preuve d'un caractère affirmé, n'est pas pour déplaire à l'Impératrice. Tout au plus, un jour, Marie-Antoinette concède-t-elle une phrase, en public, à la favorite : « Le 27 octobre 1772, Marie-Antoinette reçoit la comtesse accompagnée de la duchesse d'Aiguillon. La dauphine s'adresse d'abord à celle-ci. Et, regardant la favorite, elle dit « qu'il faisait mauvais temps, qu'on ne pourrait pas se promener dans la journée. » Mais cet automne 1772, Marie-Antoinette ne peut en dire davantage à Madame du Barry qui a l'outrecuidance de faire élever un ravissant pavillon dans le jardin de Diane !

Portrait de Marie Thérèse d'Autriche, Huile sur toile, - Château de Versailles

Détail de boiseries du pavillon de Madame du Barry, Sacristie de la chapelle de l'Hôpital de Fontainebleau.

Outre Mesdames, l'entourage de Marie-Antoinette est constitué des frères de son mari et de leurs épouses : le comte et la comtesse de Provence, le comte et la comtesse d'Artois. Dans les deux cas, les deux princesses de Savoie, mariées aux deux frères, ont été présentées à leurs maris à Fontainebleau, Marie-Joséphine-Louise de Savoie (1753-1810), les 11, 12 et 13 mai 1771 et Marie-Thérèse de Savoie (1756-1805) le 14 novembre 1773. Les deux sœurs sont laides, mais la comtesse de Provence a de l'esprit. La Dauphine n'a aucun mal à rester la préférée de Louis XV ! Les relations entre les trois jeunes couples princiers ne sont pas mauvaises. Elles ne sont pas non plus franchement bonnes. Il existe une rivalité de fait pour la succession de la couronne puisque le mariage de Marie-Antoinette et de Louis Auguste n'est consommé qu'en 1777. Cependant à l'automne 1771, Marie-Antoinette manifestera de la compassion à Marie-Joséphine-Louise lorsque celle-ci sera atteinte de la petite vérole. En 1772, le comte de Provence (1755-1824) fréquente Marie-Antoinette avec une assiduité qui inquiète Marie-Thérèse. Plus instruit qu'intelligent, il dissimule sans cesse. Le comte et la comtesse de Provence ne sont guère fiables. Quant au comte d'Artois (1757-1836), il est trop jeune, à cette époque, pour jouer alors un rôle auprès de Marie-Antoinette.

Marie-Joséphine-Louise de Savoie, comtesse de Provence, tenant une rose, Huile sur toile, d'après François-Hubert Drouais, Château de Versailles

Le Comte de Provence, Huile sur toile, Louis-Michel Van Loo, Château de Versailles

Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois
Huile sur toile, 1775, Jean-Baptiste-André Gautier d'Agoty, Château de Versailles

Charles Philippe de France, Comte d'Artois
Huile sur toile, 1770, Louis-Michel Van Loo, Château de Versailles

La Dauphine profite de ces années de jeunesse pour s'approprier la culture française. Elle n'aime pas la lecture malgré les efforts de l'abbé de Vermond, mais elle adore la musique et la danse. Des bals sont organisés en son honneur le plus souvent dans la salle de la Belle Cheminée. Mercy écrit : « Ce même jour (le 20 octobre 1773) Mme l'archiduchesse donna un bal dans ses appartements ; on n'y observa aucune cérémonie, il n'y eut pas même de places marquées pour la famille royale, laquelle dans l'intervalle des contredanses s'asseyait pêle-mêle à côté des dames de la cour. Cette forme donnait à Mme la dauphine plus de facilité à parler à un chacun, à déployer sa bonté, ses grâces. Le bal fut plus gai que ceux des autres années, et tout le monde n'en fut que plus enchanté. »

Sophie Arnould (1740-1802), cantatrice, représentée dans le rôle d'Iphigénie, Marbre, 1775, Jean Antoine Houdon, Louvre

Au théâtre de Cour, Marie-Antoinette s'approprie la culture française.

Elle apprécie les grands auteurs, mais aussi les artistes du moment, entre autres, la chanteuse Sophie Arnould (1740-1802), les danseurs Gaétan Vestris (1729-1808) et Marie-Madeleine Guimard (1743-1816). Elle découvre alors certains compositeurs, tel André-Ernest-Modeste Grétry (1741-1813) qui va rester l'un de ses musiciens préférés sinon le préféré, lorsqu'elle sera devenue reine de France. Ainsi l'opéra-comique *Zémire et Azor* créé le 9 novembre 1771 à Fontainebleau est l'un des chefs-d'œuvre de Grétry, sur le meilleur livret de Jean-François Marmontel

(1723-1799). Sous la forme d'une comédie-ballet, l'histoire est une transposition du conte de La Belle et la Bête dans un orient de fantaisie, où se mêlent le comique, l'émotion et le merveilleux. Cet apprentissage n'est pas gratuit, le spectacle et la musique en particulier vont être, plus tard, l'un des domaines où Marie-Antoinette va le plus s'affirmer.

Sensible, spontanée et généreuse, la jeune Dauphine est très appréciée des Français. Le 8 juin 1773, lorsque Marie-Antoinette et Louis Auguste ont fait leur entrée solennelle à Paris, la foule, énorme, calme, aux Tuileries, est venue saluer les jeunes gens dans une atmosphère bon enfant. La Dauphine conclut : « Qu'on est heureux dans notre état de gagner l'amitié de tout un peuple à si bon marché ! Il n'y a pourtant rien de si précieux : je l'ai bien senti et ne l'oublierai jamais. » Une anecdote, qui se déroule début octobre 1773, va amplifier cette popularité de Marie-Antoinette. Lors d'une chasse à courre, un cerf poursuivi par la meute blesse grièvement, à Achères, un pauvre vigneron. Survenue après le Roi, la jeune fille s'arrête longuement auprès du blessé, le fait soigner, donne sa bourse, fait raccompagner sa femme et ses enfants dans sa calèche et s'enquiert par la suite régulièrement de sa santé. L'anecdote est non seulement répandue comme une traînée de poudre dans toute la région, mais est également relatée dans les gazettes et fait l'objet de gravures. Dans les campagnes les plus reculées, on se souvient longtemps de cet élan de générosité.

« Le trait d'humanité de Madame la Dauphine », Marie-Antoinette consolant la femme d'un vigneron blessé par un cerf au cours d'une chasse à courre au village d'Achères en forêt de Fontainebleau en 1773, Estampe, François Godefroy d'après Moreau le Jeune, Château de Versailles

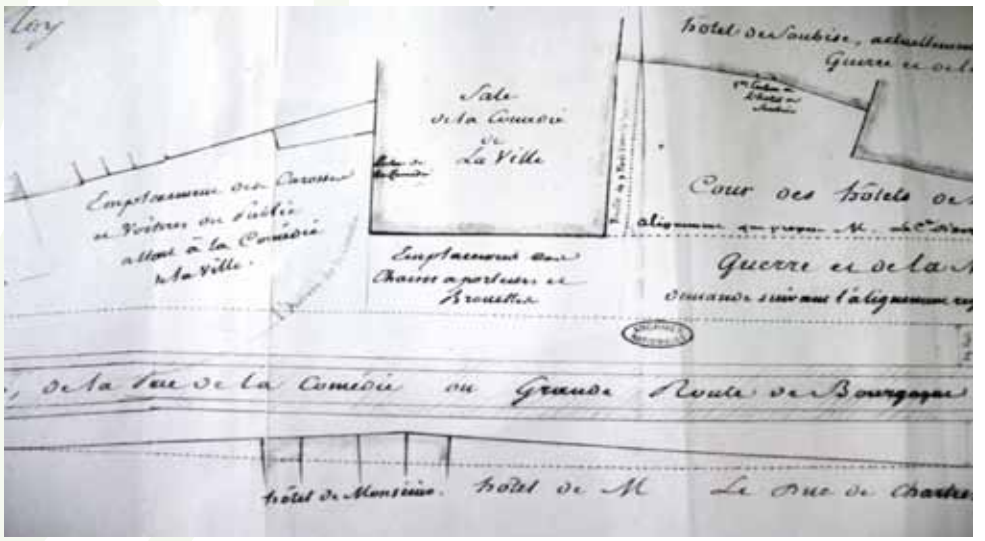
Tasse et soucoupe du nécessaire de voyage de Marie-Antoinette au chiffre MA, détails, Louvre

Marie-Antoinette, reine de France, en grand habit de cour, la main droite appuyée sur une mappemonde,
Huile sur toile, Jean-Baptiste-André Gautier d'Agoty, 1775, Château de Versailles

II 1774-1777

Les dissipations

Puis vient une seconde période dans les séjours de Marie-Antoinette à Fontainebleau, de 1774 à 1777, la période des « dissipations », comme l'écrit Mercy-Argenteau. Devenue reine en mai 1774, Marie-Antoinette va d'emblée, à Fontainebleau, donner un signe fort de son autorité sur la Cour et, en premier lieu, sur le Roi. Elle va, à l'automne 1774, imposer la présence de personnes qui n'appartiennent pas à la famille royale à la table du roi et va restreindre le Grand Couvert, le repas en public, au dimanche. Elle va également se donner davantage de liberté de déplacement au château avec moins de serviteurs. Ces changements sont imposés à Louis XVI qui aurait pu les refuser. Mesdames sont mécontentes mais se rendent tout de même aux invitations des soupers. Cependant le parti anti-autrichien s'offusque de ces innovations. Cet automne 1774, la Cour est en deuil et il n'y a aucune manifestation d'importance.



Plan de l'emplacement du théâtre de la Ville, Plan général de Fontainebleau en 1783, détail, Archives nationales O[1] 1447

Yolande-Gabrielle-Martine de Polastron, duchesse de Polignac. Portrait «au chapeau de paille»,
Huile sur toile, Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun, 1782, Château de Versailles

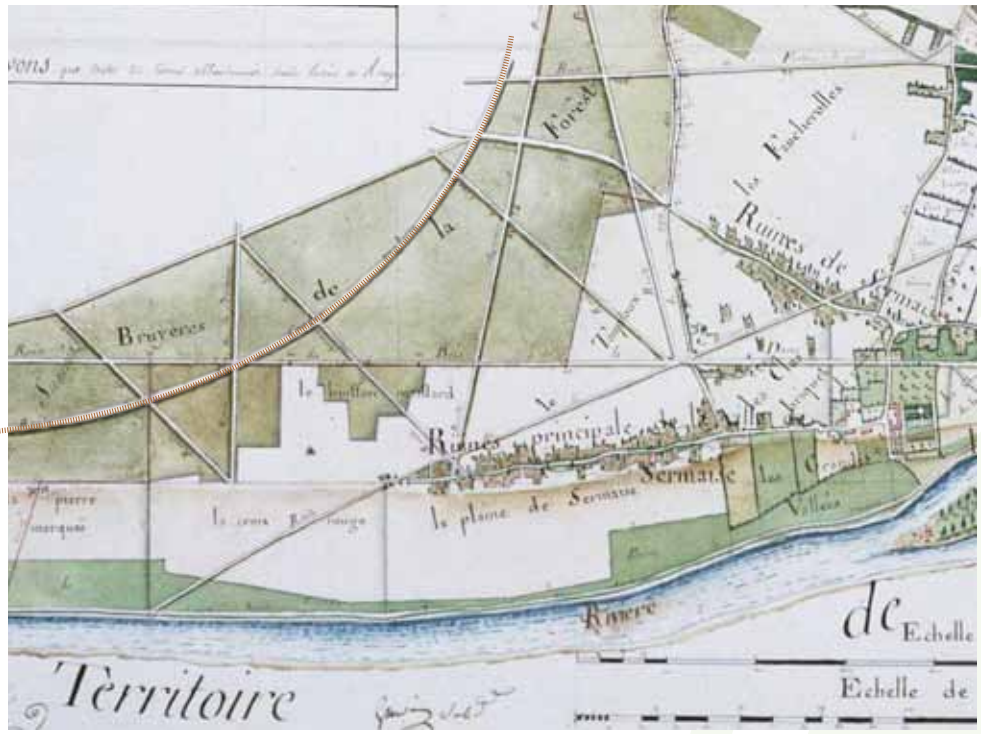
Durant le séjour de 1775, Marie-Antoinette va nouer une amitié très forte avec Yolande de Polastron (1749-1793), comtesse de Polignac. Cette amitié qui est née cet été-là, va prendre des proportions extraordinaires à un tel point que les deux amies n'ont plus de secrets l'une pour l'autre. Mercy est très inquiet de cette amitié sans limite des deux amies. Il parle, ainsi que ses contemporains, de « favorite » et le comte d'Artois colporte des ragots déplacés et sans fondements sur les rapports entre les deux femmes.

Le problème est qu'autour de la comtesse va se constituer, à Fontainebleau, toute une société, « la société de la reine » qui ne va cesser, au fur et à mesure des années, de faire pression sur la comtesse, pour obtenir des places et des privilèges. La comtesse est entourée, entre autres, de la princesse de Guéméné, de Diane de Polignac, sa belle-sœur, du marquis de Vaudreuil, son amant, homme à la mode, brillant. La marquise de Créquy écrit, avec ses traits incisifs habituels, dans ses *Souvenirs* : « La comtesse Diane était donc complètement dénuée de beauté, d'agrémens, de bonté, et même de simple politesse ; mais elle était pourvue d'un esprit d'intrigue et d'audace incomparable, et quant à la comtesse Jules, elle était précisément l'opposé de sa belle-sœur. C'était une personne admirablement jolie, affectueusement polie, décente, obligeante et d'une exquise aménité. Je n'ai rien vu de plus parfaitement agréable que Mme Jules de Polignac, et je n'ai jamais connu rien de plus aimable, en apparence ainsi qu'en réalité. (…) Il était impossible de la connaître sans l'aimer (…) » Marie-Antoinette fréquente, ces automnes, deux salons, celui de la princesse de Guéméné, où elle retrouve « la comtesse Jules », et celui de la princesse de Lamballe (1749-1792), sa première grande amie, devenue en 1775 surintendante de sa Maison.

Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe,
Huile sur toile, Louis-Edouard Rioult, Château de Versailles

L'automne 1775, n'est que la mise en place de cette société qui va complètement accaparer la reine durant les séjours de 1776 et 1777. C'est alors le temps des « dissipations », des plaisirs de la reine, continuation logique d'un train de vie effréné mené à Versailles et à Paris. A Fontainebleau, Marie-Antoinette suit les excès de la mode de l'époque et fréquente avec assiduité les courses introduites par le comte d'Artois dans la plaine de Sermaise, proche de Bois-le Roi, probablement dès l'année précédente en 1775. Ce qui choque les contemporains, c'est la familiarité dont usent les jeunes gens de l'entourage de la reine à l'égard de celle-ci. Familiarité de propos, proximité physique, il n'y a guère de barrière entre la souveraine et ces jeunes courtisans. Marie-Thérèse et Mercy lui reprochent d'être, elle-même, beaucoup trop permissive avec le comte d'Artois, de tolérer ces différents écarts de langage et d'attitude. Non pas vis-à-vis d'elle, elle écrit qu'elle sait arrêter les « polissonneries » de son jeune beau-frère, mais à l'encontre des courtisans. Le comte d'Artois fait souvent des scandales lorsque ses chevaux perdent, ce qui est fréquent, il est coléreux, voire violent. Il y a beaucoup d'argent en jeu dans ces courses de Sermaise. Celles-ci attirent aussi toute une foule de personnages pas toujours recommandables, notamment des Anglais dont l'attitude laisse à désirer. Louis XVI déteste ces excès, mais laisse faire.

Il en va de même des parties de pharaon, jeu de cartes de hasard, où les enjeux financiers sont énormes. Désinvolte, inconsciente, Marie-Antoinette y perd des sommes faramineuses. Dans son entourage, on commence à avoir peur, car jouer à la table de la reine c'est risquer sa fortune personnelle ! Il n'a pas de frein, pas de limite. Louis XVI ne dit toujours rien ou presque. Et le pari fou du comte d'Artois de faire construire un pavillon à Bagatelle durant les six semaines du séjour de 1777, un pari financier très élevé, contribue à discréditer la souveraine.

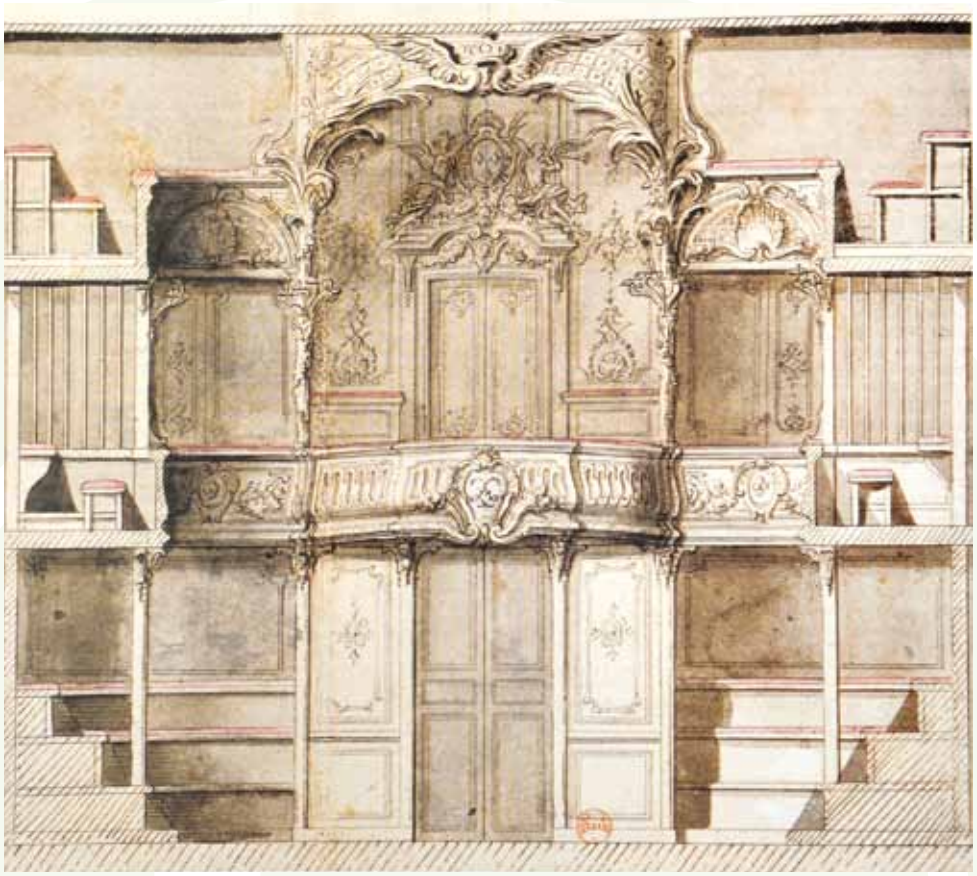


La route des courses anglaises (forme d'arc), Plan d'intendance de Bois le Roi,
1C35/2, Archives départementales de Seine-et-Marne

Le comte d'Artois en tenue de chasse,
Aquarelle, Amiens, Musée de Picardie, cliché Didier Cry

Cette vie dissipée, dénoncée par Mercy, condamnée très fermement par l'Impératrice, n'est plus assez contre-balancée par des actes de générosité de Marie-Antoinette. A la dauphine bien-aimée et à la jeune souveraine acclamée, va peu à peu succéder une autre image, celle de la Reine légère et dépensière. Et le séjour à Fontainebleau va amplifier cette image désastreuse, d'autant que Marie-Antoinette écarte de son entourage des personnes plus âgées, issues de familles illustres. A la suite des nuits agitées où l'on joue gros, les levers sont tardifs et les courtisans ont du mal à faire leur cour à la reine. Marie-Antoinette rentre parfois très tard, où très tôt (!), après les représentations données au petit théâtre de la Ville (1756-1810 ?) situé dans l'enceinte du château, en bordure du jardin des Pins et donnant sur la rue de Nemours (actuel Bd Magenta). Louis XVI, lui-même, n'a pas de place dans la vie agitée de son épouse. Pourtant, après la visite de l'empereur Joseph II, le frère de la souveraine, le mariage est enfin consommé, en août 1777. Mais le roi n'a pas accès à la chambre de sa femme. Une nuit, elle refuse même de lui ouvrir sa porte ! Le matin, Sa Majesté dort au moment où Louis XVI part pour la chasse. Le plus souvent, il ne rentre qu'en fin de journée, fourbu. Par ailleurs, il y a les affaires de l'Etat à traiter, aussi les moments à deux sont plus que rares.

En même temps, Marie-Antoinette continue à s'affirmer. Elle impose la programmation d'*Iphigénie en Aulide* et la présence de son auteur, C. W. Gluck (1714-1787), son maître de musique à Vienne. La représentation de cet opéra sur le théâtre de Cour est un grand moment de l'histoire de la salle de la Belle Cheminée. C'est également à Fontainebleau qu'elle fait



Le théâtre de Cour (salle de la Belle Cheminée) , détail de la coupe transversale vers le fond de la salle de spectacle,
1724 ou 1725, Agence Robert de Cotte.

faire ses premiers travaux importants avec la création du boudoir turc en 1777, espace privé, espace de repos qui annonce la période suivante.

Décors des boiseries du boudoir turc de Marie-Antoinette, 1777

Détail du coffre à layette du Dauphin (ci-dessous), exécuté à l'occasion de sa naissance, 1781, Château de Versailles.

Grande robe française qui était celle de l'étiquette au voyage de Fontainebleau, 1783,
Burin, eau-forte en couleur, Pierre-Charles Bacquoy, Musée du Louvre, collection Rothschild

III 1783-1786

La désaffection

Les années 1780, sont des années beaucoup plus calmes sur le plan de la vie personnelle, mais beaucoup plus tendues sur le plan politique. C'est la période où Marie-Antoinette, devenue mère de famille, cherche refuge à Fontainebleau pour s'isoler, ou tout au moins essayer d'oublier les critiques permanentes, et croissantes, dont elle est maintenant l'objet, notamment à partir de l'été 1785 avec «l'affaire du collier de la reine». En 1783, 1785 et 1786, la Reine vient avec Madame Royale (1778-1851), enfant gâtée par une mère trop aimante et qu'il faut gronder dans ce lieu de détente. Marie-Antoinette a trois autres enfants : le dauphin Louis Joseph (1781-1789), Louis Charles (1785-1795), duc de Normandie et futur Louis XVII, et la petite Sophie (1786-1787). Ses enfants sont un véritable réconfort pour elle. Ne s'enfuit-elle pas parfois de Fontainebleau, quelques jours, pour aller retrouver le petit dauphin resté à Saint-Cloud ?

Malgré toutes ses « dissipations » des années précédentes, Marie-Antoinette garde une certaine popularité au début des années 1780. Suite à l'accouchement de 1781, le bal masqué et les fêtes donnés par la ville de Paris, les 21 et 23 janvier 1782, pour les relevailles de la reine, sont magnifiques. A nouveau enceinte à l'automne 1783, la souveraine vient cette fois à Fontainebleau en bateau, par la Seine, dans « une gondole » du duc d'Orléans probablement venue du château de Saint-Assise à Seine-Port, au nord de Melun, propriété de l'épouse du duc, la marquise de Montesson. Cette précaution n'empêchera pas Marie-Antoinette de faire une fausse couche à Fontainebleau. Ce genre de voyage lui plaît tellement qu'elle viendra en « yacht » les deux derniers séjours. Louis XVI qui était

allé chasser « du côté de Choisy, voulut se trouver au château, ou plutôt dans les jardins pour voir passer la Reine, et toute la route fut bordée de monde, sorti des villages et maisons de campagnes des environs, curieux du même spectacle : sans doute beaucoup de vive la Reine ! répétés de temps en temps, ont flatté agréablement les oreilles de sa majesté. », nous dit *le Journal de Bachaumont*. Il y a « sans doute » des applaudissements au passage de la reine, mais on peut tout de même douter de leur importance. L'appartement, composé de neuf pièces, est chauffé à l'aide d'une cheminée, tandis qu'une autre cheminée située dans la cuisine permet à Marie-Antoinette de se restaurer « en cas que sa majesté veuille manger un poulet. »

Madame Royale et son frère le Dauphin, représentés tenant un nid d'oiseau, 1784,
Huile sur toile, Elisabeth-Louise Vigée-Lebrun, Château de Versaillles

L'histoire personnelle de Marie-Antoinette à Fontainebleau se fait plus discrète pour cette période. Les sources sont certes moins parlantes, notamment du fait de la mort de Marie-Thérèse, en 1780, et nous n'avons plus la riche correspondance de Mercy Argenteau. Mais il y a d'autres sources, comme le *Journal* du marquis de Bombelles, gendre de Madame de Mackau sous-gouvernante des Enfants de France, et bien d'autres documents qui témoignent de l'époque. Le fait est que les problèmes financiers et la politique prennent maintenant le devant de l'actualité. Et Marie-Antoinette va s'impliquer de plus en plus dans les nominations de ministres qui se déroulent à Fontainebleau, et notamment celle du contrôleur général des Finances. La Reine ne fait d'ailleurs pas ce qu'elle veut : elle est devenue prisonnière d'un système de coterie qu'elle a créé.

Un texte, profond, des *Mémoire*s de la comtesse de Boigne explique ce que la nomination de Charles Alexandre de Calonne (1734-1802), en novembre 1783, a de paradoxal et de dramatique pour Marie-Antoinette. La comtesse expose en premier lieu comment Madame de Polignac devenue duchesse de Polignac en 1780, est, elle-même, le jouet de sa coterie, en particulier de sa belle-sœur Diane de Polignac, comment le comte de Vaudreuil, l'amant de la duchesse, exerce un chantage sur elle et comment la reine apaise son amie en larmes et accède à toutes ses demandes. Marie-Antoinette mesure, à cette occasion, qu'elle est, elle aussi, le jouet du clan Polignac et en premier lieu de la duchesse. La reine, en effet, n'a pas voulu, au fond, cette nomination de Calonne car elle ne souhaite pas qu'un membre de la société Polignac soit au Conseil du roi. Mais la pression qu'exerce la coterie sur elle, est telle qu'elle doit céder. « La Reine n'a jamais pardonné » à Calonne sa nomination, écrit la comtesse de Boigne, peut-être n'a-t-elle pas pardonné également à la duchesse de Polignac « d'intriguer par faiblesse. » Le refroidissement de l'amitié de Marie-Antoinette et de la duchesse de Polignac date de la nomination de Calonne à Fontainebleau, un lieu où s'était développée leur amitié naissante. Marie-Antoinette peut se montrer injuste avec la duchesse devenue gouvernante des Enfants de France. Le comte de Saint-Priest relate dans ses *Mémoire*s une anecdote à ce sujet : « A la fin de 1786, à Fontainebleau, la Reine eut prise avec Mme de Polignac, et celle-ci fut assez injustement maltraitée ; il s'agissait d'un médecin donné au duc de Normandie, depuis Louis XVII, à l'insu de sa mère, dans l'objet de lui épargner de l'inquiétude. Ce soin fut pris de travers et des reproches sur des bienfaits vinrent à la suite. Mme de Polignac fut outrée, elle voulut se retirer. Grande alarme de sa société, grand embarras de la Reine. On engagea le Roi à retenir la gouvernante de ses enfants, en lui permettant un voyage en Angleterre au printemps, et acceptant sa démission en attendant, sauf à la lui rendre au retour, ce qui fut exécuté. » C'est donc la princesse de Lamballe qui est, à nouveau, l'amie préférée de la reine lors de ces derniers séjours.

L'affaire du collier de la reine en 1785 fait basculer la monarchie dans une évolution incontrôlable d'un point de vue politique. Le cardinal de Rohan a cru pouvoir racheter son inconduite du temps où il était ambassadeur à Vienne en servant, soi-disant, d'intermédiaire à Marie-Antoinette, qui le déteste, avec des joailliers. L'affaire a été montée par la femme La Motte, une aventurière. A l'automne 1785, à Fontainebleau, la reine feint de ne pas être touchée. Elle attend le résultat du procès du cardinal. Non seulement Marie-Antoinette est totalement innocente, elle a toujours refusé ce collier même lorsque Louis XVI voulait le lui offrir, mais de surcroît on l'accuse d'avoir machiné cette affaire pour faire accuser Rohan qu'elle déteste effectivement. Rohan est innocenté par le parlement de Paris, au printemps 1786, mais exilé par le roi. Le discrédit est total pour Marie-Antoinette. Le fond du problème est que la parole de la reine est utilisée par une courtisane, sans que personne ne s'en étonne, alors qu'il est question d'un bijou d'une valeur extraordinaire.

Aussi le théâtre de Cour va-t-il tenir une place importante dans ces derniers séjours. La rivalité, à Fontainebleau en 1783, des deux nouvelles tragédies lyriques de Niccolo Piccinni et Antonio Sacchini, deux compositeurs que Marie-Antoinette connaît bien, passionne la Cour. Ces deux compositeurs vont s'essayer tour à tour et presque successivement sur le théâtre de la Cour, le premier dans *Didon*, le second dans *Chimène ou le Cid*. *Didon*, représenté trois fois, fait unique à Fontainebleau, est un énorme succès. *Chimène* est un échec. En 1785, la saison musicale est dominée, à nouveau, par cette rivalité de N. Piccinni et A. Sacchini. Mais, cette fois, c'est Sacchini qui obtient un succès incontestable avec sa tragédie lyrique, créée en 1784, *Dardanus*, alors que Piccinni échoue avec *Pénélope*, également une tragédie lyrique, dont c'est la première. Au-delà de ces réussites et échecs, le problème est que le théâtre est devenu un enjeu politique. Marie-Antoinette est directrice du théâtre de Cour, c'est-à-dire que c'est elle qui décide de la programmation. On l'accuse alors d'avantager les compositeurs étrangers. C'est ainsi que suite à une cabale contre Sacchini, la reine ne peut tenir sa promesse de programmer, en 1786, à Fontainebleau, un opéra de ce compositeur, l'*Œdipe à Colone*, qui obtiendra un énorme succès par la suite, et se voit imposer une tragédie, *Phèdre* de Lemoyne, un auteur français. Sacchini en meurt de dépit. Surtout, la *Correspondance de Grimm et de Diderot*, dans son introduction aux commentaires de cette saison 1786, rappelle la liberté d'applaudir donnée, par Marie-Antoinette, aux spectateurs de la Cour : « Ci-devant l'on écoutait dans le plus profond silence, et ce silence absolu, en marquant beaucoup de respect pour la présence de Leurs Majestés, laissait infiniment d'incertitude sur le sentiment que pouvait avoir éprouvé le plus grand nombre des spectateurs : depuis que la reine a bien voulu permettre que cette grande étiquette fût oubliée, il est bien rare que le public de Paris ne confirme pas les arrêts prononcés par la Cour. » Et depuis longtemps, dès 1776 selon Madame Campan auteur de *Mémoire*s célèbres, le public parisien donne, l'hiver, un avis en général contraire à celui donné par la Cour, l'automne, à Fontainebleau, uniquement pour affirmer son opposition à Marie-Antoinette qui a choisi les spectacles.

Anonyme, *Costume de Didon*, Papier, encre, crayon ; H. 27,4 cm x L. 18,2 cm, Paris, Musée des Arts Décoratifs, Cabinet des dessins, CD.1063.

Mais le compositeur a l'honneur en 1786, de langue française mais belge, est André Grétry, le musicien officiel et préféré de Marie-Antoinette. Six œuvres de Grétry sont représentées sur le théâtre de Cour lors de ce dernier séjour. Grétry a pratiquement toujours été programmé de 1770 à 1786. *La Caravane du Caire* a remporté un beau succès le 30 octobre 1783 et trois œuvres importantes du compositeur marquent la fin des spectacles du théâtre de Cour à Fontainebleau, sous l'Ancien Régime : *L'Amitié à l'épreuve*, *Les Méprises par ressemblance* et *Le Comte d'Albert*. Cette fois, il ne semble pas y avoir d'enjeu, malgré tout l'intérêt personnel que Marie-Antoinette porte au compositeur.

Louis XVI est encore populaire à cette époque, ce n'est plus le cas de Marie-Antoinette. Une anecdote, racontée dans le *Journal* de Bachaumont, qui se déroule à Fontainebleau à l'automne 1786, montre que la magie est brisée entre la souveraine et le peuple : « On raconte que la Reine qui s'amusoit à suivre la chasse du cerf, lorsque le Roi se livroit à cet exercice, un jour s'étant plaint à son auguste époux qu'elle n'avoit pas bien vu l'animal, parce qu'un paysan traversant la forêt avec son âne, l'avoit obligée de se détourner : Sa Majesté s'étoit écriée qu'il falloit punir un homme qui avoit si peu respecté les plaisirs de la Reine ; qu'il falloit l'arrêter et le mettre en prison. On court en conséquence après ce malheureux ; on se saisit de lui et l'on l'attache à un arbre, jusques à ce que la Maréchaussée soit arrivée pour le conduire à Fontainebleau.

Appartements de la Reine : boudoir de Marie-Antoinette, Pierre-Marie Rousseau (attribué à), Château de Fontainebleau

Le Roi passe par-là, voit ce pauvre diable et demande ce que c'est ; on lui raconte que c'est en exécution de sa volonté ; « Ah ! l'horreur ! » s'écrie le Monarque : « falloit-il m'en croire dans mon premier mouvement de colère. » En même tems il fait détacher ce patient et lui donner dix louis en dédommagement de cette cruauté. » Ainsi, lors du dernier séjour à Fontainebleau, Marie-Antoinette aurait fait preuve de « cruauté » à l'égard d'un pauvre paysan. Réelle ou inventée, cette histoire existe dans l'esprit des populations, est racontée et montre combien on est bien loin de l'anecdote du pauvre vigneron d'Achères que la jeune dauphine avait secouru avec tant de générosité !

Bureau plat qui provient de la bibliothèque de Louis XVI à Fontainebleau, estampillé Guillaume Benneman, 1787, Musée du Louvre

Il faut terminer cette évocation rapide des séjours de la reine à Fontainebleau, par les grands travaux réalisés pour le dernier séjour, alors que les souverains ne savent pas, bien sûr, qu'ils ne reviendront jamais. Les dépenses très élevées occasionnées par ces constructions participent au déficit énorme des finances royales, mais ne constituent pas pour autant un élément déterminant de la faillite de l'Etat. Louis XVI et Marie-Antoinette ont fait ensemble ce choix de dépenses qui s'ajoutent à tant d'autres, les plus scandaleuses étant, sans doute, le remboursement des dettes énormes du comte d'Artois. Le doublement de la galerie François Ier, avec les nouveaux appartements de Louis XVI, notamment sa bibliothèque au premier étage, mais surtout l'embellissement du grand cabinet, dit salon des Jeux, et de la chambre de la reine sont à remarquer. Le joyau du château est le boudoir de Marie-Antoinette réalisé dans un style néoclassique pompéien d'une finesse saisissante. La Reine a toujours été à la pointe de l'art français de son époque.

Vue intérieure, *appartement de la Reine, grand salon de l'Impératrice ou salon des jeux de la Reine,*a Château de Fontainebleau (malheureusement, tout ce mobilier est Empire)

La popularité de Marie-Antoinette s'est, dans une certaine mesure, jouée à Fontainebleau. Dominant Louis XVI, la Reine impose un bouleversement de l'étiquette et, par la suite, mène une vie dissipée qui la discrédite. Le théâtre de Cour lui offre des divertissements qui deviennent vite des enjeux politiques. Les séjours de Fontainebleau contribuent donc fortement à l'histoire tragique de Marie-Antoinette, une histoire où elle est, à la fois, victime et responsable d'un destin qu'elle n'a pu contrôler.

PATRICK DAGUENET. novembre 2009.

Bibliographie

Obélisque de Fontainebleau, 1785

SOURCES IMPRIMÉES :

BACHAUMONT (Louis Petit de), ***Journal ou Mémoires secrets pour servir l'Histoire de la République des Lettres depuis 1762***, John Adamson, Londres, 1783-1789, 36 volumes.

CAMPAN (Jeanne Louise Genet, Madame), Première femme de chambre de Marie-Antoinette, ***Mémoires de Madame Campan, Souvenirs, portraits et anecdotes,*** éd. présentée par Jean Chalon, Mercure de France, Paris, 2006.

LIGNE (Charles-Joseph, prince de), ***Mémoires***, préface de Chantal Thomas, Mercure de France, 2004.

MARIE-ANTOINETTE, ***Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette***, publiées avec une introduction et des notes par M. le chevalier Alfred d'Arneth et M. A. Geffroy, Firmin Didot Frères, Fils et Cie, Paris, 1874, 3 vol.

MARIE-ANTOINETTE, ***Correspondance (1770-1793)***, établie et présentée par Evelyne Lever, Tallandier, Paris, 2005.

PAPILLON DE LA FERTE (Denis, Pierre, Jean), ***Journal 1756-1780***, publié avec une introduction et des notes par Ernest Boysse, Paul Ollendorff éditeur, Paris, 1887.

SOURCE MANUSCRITE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE : (Département des Manuscrits).

HARDY (Siméon-Prosper), ***Mes loisirs ou Journal d'évènements tels qu'ils parvinrent à ma connaissance (1764-1789)***, Ms.fs. 6680-6687.

OUVRAGES A CONSULTER :

BOTTINEAU (Yves), ***« Précisions sur le Fontainebleau de Louis XVI »***, Gazette des Beaux-Arts, mars 1967, p.139-158.

CARLIER (Yves), ***Le Boudoir de Marie-Antoinette à Fontainebleau***, Somogy éditions d'art, Paris, 2006.

CONNAISSANCE DES ARTS, ***« Le château de Fontainebleau »,*** H. S. n° 368, 2008.

DROGUET (Vincent) et JORDAN (Marc-Henri), sous la direction de, ***Théâtre de Cour, Les spectacles à Fontainebleau au XVIII[e] siècle***, catalogue de l'exposition au Musée national du château de Fontainebleau, 18 octobre 2005- 23 janvier 2006, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2005.

PRINCIPALES BIOGRAPHIES DE MARIE-ANTOINETTE :

BERTIÈRE (Simone), ***Marie-Antoinette l'insoumise,*** Editions de Fallois, Paris, 2002.

LEVER (Évelyne), ***C'était Marie-Antoinette,*** Fayard, Paris, 2006.

NOLHAC (Pierre de), ***Marie-Antoinette Dauphine***, Calmann-Lévy, Paris, 1929.

NOLHAC (Pierre de), ***La Reine Marie-Antoinette (1890)*** Editions Comme la Plume au Vent, Paris, rééd. 2005.

SALMON (Xavier), ***Marie-Antoinette, Images d'un destin***, Éditions Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2005.

ZWEIG (Stephan), ***Marie-Antoinette (1933)***, Livre de Poche, 2005.

Société des Amis & Mécènes du Château de Fontainebleau

Ce dossier est édité par la SAMCF.
Directeur de la publication : Philippe Schwab
Crédit photos : RMN, F. Perrot, Ch. Dekker, Ch. Finocchi, Musée d'Amiens
Conception : www.whaodesign.com
Tirage : 2000 exemplaires

La reproduction même partielle de ce document est interdite.

Société des Amis et Mécènes du Château de Fontainebleau
association loi 1901
Château de Fontainebleau
F-77300 Fontainebleau
contact@amisdefontainebleau.org

La Société des Amis et Mécènes du Château de Fontainebleau se réjouit de contribuer à faire connaître la richesse et la diversité du magnifique patrimoine du Château, de ses jardins et de son parc. Elle a plaisir à présenter ce troisième dossier, réalisé grâce à un travail fécond de son comité de rédaction avec la conservation et la documentation du Palais national.

Que soient particulièrement remerciés pour leur aide amicale et généreuse :
Vincent Droguet, conservateur en chef du Patrimoine au château de Fontainebleau
Sophie Daenens, responsable de la documentation au château de Fontainebleau ; Fatima Louli, de la RMN ;
et les membres de la Société des Amis du Château de Fontainebleau : Constance Dupont, Anne Gaffard, Michèle Saliot, Hélène Verlet.